

HOMÉLIE 14

«Accueillez-nous : nous n'avons lésé personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons fraudé personne. Je ne le dis pas pour vous condamner, puisque nous vous avons déjà dit que vous êtes dans nos cœurs à la mort et à la vie.»

1. Il traite de nouveau de la charité, refoulant l'aspérité de la réprimande. Après leur avoir infligé la correction, en leur reprochant surtout de ne pas aimer comme on les aime, de lui retirer leur affection pour la donner à des êtres capables de les corrompre, il radoucit le ton de sa voix en ajoutant : «Accueillez-nous;» ce qui veut dire : Aimez-nous. Il demande une faveur qui n'est pas onéreuse, qui même fait plus de bien à celui qui donne qu'à celui qui reçoit. Mais il n'a pas employé le mot d'amour; il implore un asile, un asile spacieux. Qui nous a rejeté, semble-t-il dire, qui nous a repoussé de vos âmes ? d'où vient que nous sommes à l'étroit en vous ? Il disait plus haut : «Vous êtes resserrés dans vos propres entrailles;» il exprime ici la même pensée d'une manière plus manifeste : «Accueillez-nous,» accueillez-nous avec ampleur. C'est encore un moyen de les attirer à lui. Rien ne produit l'affection comme de savoir que celui qui nous aime désire ardemment être aimé. «Nous n'avons lésé personne.» Il ne rappelle pas ses bienfaits, vous le voyez encore, il prend un détour de manière à frapper davantage sans s'exposer à blesser. Ce qu'il dit là tombe de plus sur les faux apôtres : «Nous n'avons lésé personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons fraudé personne.» Que signifie ce mot : «Nous n'avons corrompu personne ?» Nous n'avons induit personne en erreur; et cela rappelle ce qu'il dit dans un autre endroit : «De peur que, comme le serpent a séduit Eve, vous ne laissiez corrompre vos sens.» (II Cor 11,3) «Nous n'avons fraudé personne;» nous n'avons fait aucun tort, dressé aucune embûche. Il ne dit pas pour le moment : Nous vous avons procuré tels et tels avantages; sa parole a quelque chose de plus frappant : «Nous n'avons lésé personne.» C'est comme s'il disait : Quand même nous ne vous aurions fait aucun bien, vous n'eussiez pas eu raison de nous repousser; car vous n'aviez à nous adresser aucun reproche, ni petit ni grand.

Comprenant ensuite ce que son langage pouvait avoir de pénible pour eux, il en modère encore le ton. Il ne se condamne pas au silence, puisqu'il ne les eût pas ainsi ranimés; mais il ne leur parle pas avec la même vigueur, craignant de leur infliger de nouvelles blessures. Comment s'exprime-t-il ? «Je ne le vous dis pas pour vous condamner.» Et la preuve ? «Car je vous ai déjà dit que vous êtes dans nos cœurs à la mort et à la vie.» Il n'est pas d'amitié plus grande que de vouloir vivre et mourir avec ceux dont on est méprisé. Ce n'est pas d'une manière quelconque, c'est comme je viens de l'expliquer, que vous êtes dans nos cœurs. On peut avoir de l'affection, et fuir néanmoins les dangers; telle n'est pas notre conduite. Voyez encore ici l'admirable prudence de Paul. Au lieu de leur rappeler les bienfaits passés, et de s'exposer de la sorte à les humilier, il leur parle de ce qui doit avoir lieu dans la suite. S'il arrive que nous ayons des dangers à courir, nous les acceptons d'avance pour votre amour : ni la mort ni la vie ne me semblent rien par elles-mêmes; être où vous serez, c'est ce que je préfère à tout : la mort à la vie, la vie à la mort. – Subir la mort pour quelqu'un est sans doute une preuve d'amour non équivoque; mais vivre ne suppose aucune affection. Pourquoi donc nous le donner comme un témoignage de dévouement ? – C'est qu'en réalité c'en est un, et un bien grand encore. Beaucoup savent compatir aux malheurs de leurs amis, et ne se réjouissent pas de leurs avantages, mais en sont plutôt jaloux. Nous ne suivons pas cet exemple; êtes-vous dans l'adversité, nous ne craignons pas de partager vos peines; la prospérité vous est-elle donnée, nous n'en ressentons aucune envie.

Comme il est souvent revenu sur de telles pensées : «Vous n'êtes pas à l'étroit en nous; c'est dans vos propres entrailles que vous êtes resserrés ... Accueillez-nous ... Dilatez aussi votre cœur ... Nous n'avons lésé personne; Il comme tout cela paraissait impliquer une accusation, il tempère et modifie de nouveau son langage : «Je suis plein de confiance par rapport à vous.» Si j'ose vous parler ainsi, ce n'est pas pour vous condamner, c'est à cause de l'extrême confiance que j'ai en vous. Il avait dit plus haut quelque chose de semblable : «Je ne cesse de me glorifier en vous.» N'allez donc pas croire que de telles expressions me soient dictées par le désir de vous confondre. Non, je suis heureux et fier de vous. C'est par sollicitude, c'est pour votre bien, pour votre avancement dans la vertu que je parle. Il disait de même aux Hébreux, après de vifs reproches : «Nous avons de vous des espérances meilleures et plus voisines du salut, quoique nous vous parlions ainsi. Mais nous désirons que chacun de vous déploie le même zèle pour que ces espérances soient accomplies jusqu'à la fin.» (Heb

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

6,9-11) C'est ici la même chose : «Vous êtes un grand sujet de gloire pour moi.» Nous nous glorifions de vous auprès des autres. Comme il les console avec générosité ! Ce n'est pas une gloire ordinaire que vous me procurez, c'est une gloire éclatante. Aussi poursuit-il en ces termes : «La consolation déborde de mon cœur.» Quelle consolation ? Celle qui me vient de vous, de vos œuvres, de votre retour au bien. Se plaindre de n'être pas aimé, craindre ensuite d'avoir fait de la peine en se plaignant à l'excès, c'est le propre de l'amour. De là ces expressions : «La consolation déborde de mon cœur, je surabonde de joie.»

2. Ceci paraît en contradiction avec ce qui précède, me direz-vous. – Il n'en est rien, tout s'accorde à merveille. Les derniers mots font mieux accepter les premiers, l'éloge rend plus utile la réprimande, en faisant disparaître ce qu'elle avait de trop amer. La sagesse de l'Apôtre et sa sincérité brillent donc ici il l'égal de son amour. Il ne se borne pas à dire : Je suis plein de joie; il dit non seulement : j'abonde, mais : «je surabonde.» C'est leur montrer de nouveau l'ardeur de son affection : quoique l'amour dont il est l'objet le remplisse de joie et d'allégresse, il estime cependant n'être pas encore aimé comme il mérite de l'être, n'avoir pas tout reçu, tant l'amour qu'il leur porte est au-dessus de toute expression. Se sentir aimé, au moins un peu, par ceux qu'on aime, c'est un grand bonheur à cause des sentiments dont on est animé. Voilà donc, encore une fois, un témoignage de sa charité. En parlant de la consolation, il a dit : «Je suis plein;» on m'a donné tout ce qui m'était dû. Quant à la joie, «je surabonde,» a-t-il dit. Vous m'aviez fait éprouver une vive affliction; mais vous m'avez largement consolé : non contents de m'avoir ôté tout sujet de tristesse, vous m'avez rempli de joie. Pour montrer combien cette joie est grande, après avoir affirmé qu'elle déborde de son cœur, il ajoute : «Dans toutes nos tribulations.» Vous m'avez tellement donné de bonheur, que les plus terribles épreuves n'ont pu l'affaiblir; il a triomphé de tous les chagrins qui nous accablaient, il ne nous a pas même permis de les sentir.

«Car, dès notre arrivée en Macédoine, nous n'avons plus eu de repos dans la chair.» Il fait entendre jusqu'où va la tribulation dont il a parlé, il la met en évidence, pour mieux montrer combien grande est la consolation, combien vive la joie dont ils l'ont comblé, puisqu'elle a pu dissiper une telle tristesse. «Nous avons en tout éprouvé la tribulation.» Comment, en tout ? «Au dehors les combats,» de la part des infidèles; «au dedans les frayeurs,» à cause des fidèles que leur faiblesse expose à la séduction. Et ce n'est pas chez les Corinthiens seulement, c'est encore ailleurs que de telles choses ont lieu. «Mais celui qui console les humbles, nous a consolé par l'arrivée de Tite.» Comme il vient de leur rendre un grand témoignage, ne voulant pas qu'on puisse l'accuser de flatterie, il en appelle à Tite, à ce frère qui, revenu de chez les Corinthiens auprès de Paul, à la suite de la première Épître, l'avait informé de leur amendement. Considérez, je vous prie, comme l'Apôtre fait ressortir en toute occasion le prix qu'il attache à la présence de ce disciple. Il avait dit plus haut : «M'étant transporté à Troade pour prêcher l'Évangile, je n'eus point de repos dans mon esprit, parce que je n'y trouvai pas Tite, mon frère.» (II Cor 2,11) Il dit de même ici : «Nous avons été consolé par l'arrivée de Tite.» Il veut lui concilier pleinement leur confiance et leur affection. Voyez de quelle façon il excite ces deux sentiments par cette parole : «Je n'ai pas eu de repos dans mon esprit,» il atteste la haute vertu de son auxiliaire; en disant : «Son arrivée nous a consolé dans notre tribulation; et non seulement son arrivée, mais encore la consolation qu'il a trouvée lui-même au milieu de vous,» il lui gagne la bienveillance des Corinthiens. Rien ne produit l'affection et ne la confirme comme ce que l'on rapporte d'agréable et d'heureux au sujet de quelqu'un. C'est le témoignage que Paul rend à Tite. En revenant, il nous a ranimé et comblé de joie, tant ce qu'il nous a dit de vous était favorable; de là le bonheur que nous a causé son arrivée.

A cela s'est ajoutée la consolation dont vous aviez été pour lui la source. Et comment avait-il été consolé ? Par votre vertu, par vos bonnes œuvres. – Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : «Venant nous apprendre votre désir, vos larmes, votre zèle pour moi.» C'est la seconde cause de sa consolation et de son bonheur. Ici vous voyez encore l'ardent amour de Tite pour les Corinthiens, puisqu'il regarde comme son propre bien leur noble conduite, et qu'il vient s'en glorifier comme d'une gloire personnelle auprès de Paul. Remarquez de plus le chaleureux langage de celui-ci : «Votre désir, vos larmes, votre zèle pour moi.» Il est probable qu'ils étaient dans la peine et l'angoisse, ne sachant pas ce qui pouvait avoir blessé le bienheureux Paul, et le tenait si longtemps éloigné. Aussi ne parle-t-il pas de larmes ordinaires ni d'un désir quelconque; ce sont des sanglots, une vive impatience. Il atteste chez eux, non l'indignation seulement, mais le zèle, et le zèle pour lui, contre le fornicateur dès lors et contre les accusateurs de l'Apôtre. Vous vous êtes enflammés, vous avez été tout brûlants, leur dit-il, à la réception de ma lettre. Aussi surabonde-t-il de joie, aussi la consolation déborde-t-elle de son

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

âme, parce qu'il les a frappés à ce point. Dans ma pensée, ceci n'est pas seulement un doux souvenir de l'amélioration qui s'était produite, c'est encore une exhortation à ceux dont telle avait été la louable conduite. Je suppose bien que plusieurs étaient restés dans les premiers errements et ne méritaient pas de semblables éloges; mais Paul ne distingue pas, il mêle à dessein les louanges et les accusations, laissant à la conscience de chacun le soin de s'appliquer ce qui le regarde. Par là les reproches seront moins amers, et les louanges exciteront une merveilleuse ardeur.

3. Il faut de même aujourd'hui que les disciples réprimandés pleurent et gémissent, qu'ils se montrent pleins d'amour pour leurs maîtres et leur soient plus attachés qu'à leurs parents; car, s'ils doivent à ceux-ci la vie, ils doivent à ceux-là ce qui la rend honorable. C'est ainsi qu'il faut accepter les reproches paternels, et s'apitoyer avec les pasteurs des âmes sur l'état des pécheurs. Tout ne repose pas sur les maîtres, c'est notre devoir aussi. Le coupable qui se voit flatté par les frères, quand le père le punit, tombe dans une plus grande indolence. Quand donc le père sévit, partagez son indignation, soit pour sympathiser avec lui, soit pour procurer le bien de votre frère. Déployez un zèle infatigable pour le pécheur, versez des larmes, non parce qu'il est châtié, mais parce qu'il a mérité de l'être. Si vous démolissez à mesure que je bâtis, que gagnons-nous, si ce n'est de stériles fatigues ? Ce n'est pas seulement un préjugice que vous vous causez, c'est encore un châtiment que vous attirez sur votre tête. Celui qui s'oppose à la guérison de la plaie mérite d'être puni comme celui qui l'a faite, et même plus. Ce n'est pas la même chose, en effet, de porter un coup et d'empêcher le remède : cela peut ne pas entraîner la mort, ceci doit aboutir à cette conséquence. Je vous parle ainsi pour que, lorsque vous voyez vos chefs spirituels animés d'une sainte colère, vous preniez part au même sentiment, et que vous repoussiez tous avec plus d'indignation qu'ils n'en éprouvent eux-mêmes, celui qui s'est attiré leur juste courroux. Il faut que le coupable vous craigne plus même qu'il ne les craint. S'il ne redoute que le maître, il ne tardera pas à retomber; s'il redoute les yeux et la langue de tous, il se tiendra beaucoup plus sur ses gardes. En n'accomplissant pas ce devoir, nous encourons les dernières peines; en l'accomplissant, nous participerons à la récompense que mérite le retour au bien.

Que telle soit donc notre conduite; et si quelqu'un dit qu'il convient à des chrétiens d'être pleins de bienveillance pour un frère, faites-lui savoir qu'on montre de la bienveillance en s'indignant, et non en accueillant prématurément le coupable, en ne lui donnant pas le temps de sentir le mal qu'il a fait. Quel est celui, d'après vous, qui témoigne une pitié réelle au malade dont la fièvre attaque la raison ? Celui qui l'étend et même l'attache dans un lit, le privant des aliments et des boissons nuisibles; ou bien celui qui le laisse libre de se remplir de vin, entièrement maître de lui-même et d'agir en tout comme peut le faire l'homme qui se porte bien ? Est-ce que cette dernière conduite, sous les apparences de la bonté, n'aggrave pas la maladie, tandis que de la première doit résulter la guérison ? Nous jugeons de même dans le cas présent. C'est vraiment aimer les hommes que de savoir leur résister dans leurs infirmités, et ne point flatter leurs caprices. Le fornicateur de Corinthe n'était aimé de personne comme de Paul, qui donna l'ordre de le livrer à Satan, ni haï de personne comme de ceux qui le flattaient et l'applaudissaient. C'est ce que montra l'expérience. Les approbateurs enflèrent cet homme et rendirent son état plus dangereux : l'Apôtre comprima cette enflure et ne s'éloigna pas qu'il n'eût pleinement guéri le malade. Les uns augmentèrent un mal existant déjà; l'autre le fit disparaître, quoique le trouvant enraciné depuis quelque temps.

Voilà les principes que nous devons apprendre, les lois que nous devons observer dans nos rapports avec les hommes. Si vous voyez votre cheval s'emporter et se diriger vers les précipices, vous serrez le frein, vous résistez de toutes vos forces, vous frappez même à coups redoublés : c'est un châtiment sans doute, mais un châtiment qui produit le salut. Suivez donc la même méthode à l'égard des pécheurs : donnez des liens à celui qui se révolte, ne le lâchez pas qu'il n'ait apaisé la colère de Dieu; ne le laissez pas libre, de peur que cette colère ne le jette dans de plus terribles fers. Si je l'enchaîne moi-même, Dieu ne l'enchaînera pas; si je le laisse libre, des chaînes indissolubles lui sont réservées. «Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés.» (I Cor 11,31) Ne voyez là ni cruauté ni rigueur; c'est de la douceur la plus parfaite, de la médecine la plus élevée, de la plus infatigable sollicitude. – Les coupables, me direz-vous, ont assez longtemps été punis. – Combien a duré leur peine, dites-moi ? un an, deux ou trois ans ? Ce n'est pas la longueur du temps qui me tient à cœur, c'est la conversion de l'âme. Montrez-moi qu'ils ont fait pénitence, qu'ils ont changé de vie, et la question est résolue; si cela n'est pas, le temps ne fait rien à la chose. Peu nous importe qu'on ait plusieurs fois mis l'appareil sur la blessure; nous voulons savoir si l'appareil a réussi. A-t-il en peu d'instants produit le bien voulu, qu'on l'abandonne; n'a-t-il rien fait, qu'on le

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

maintienne encore, même après dix ans : c'est uniquement le résultat obtenu qui détermine la durée du bandage.

Si nous appliquons ce procédé soit à nous-mêmes, soit aux autres, sans jamais nous préoccuper de l'approbation ou du blâme des hommes, n'ayant en vue que les tourments et les opprobres de l'éternité, l'offense de Dieu surtout, dans le ferme emploi des remèdes de la pénitence, nous ne tarderons pas à recouvrer une pleine santé, et nous aurons droit à la future béatitude. Poissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.